

# LE COUREUR DES GRÈVES

FRANÇOIS  
AUSSANAIRE

ROMAN



ZONE FRANCHE

ISBN : 978-2-36336-112-7  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2014

© JACQUES FLAMENT ÉDITIONS  
44, rue principale, 08380 LA-NEUVILLE-AUX-JOÛTES  
[www.jacquesflament-editions.com](http://www.jacquesflament-editions.com)

Le code de la propriété intellectuelle interdisant copies et reproductions destinées à une utilisation collective, toute représentation, toute reproduction partielle ou intégrale faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement écrit de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*La pauvreté diminuerait  
à l'instant si la monnaie  
était complètement abolie*

THOMAS MORE  
*L'Utopie*



# 1

La puissante étrave du navire fendait, sans à-coup particulier, la grande houle de nord-ouest venue tout droit du passage du Fromveur, déclenchant à intervalles réguliers, le long de la coque, des myriades d'étincelles d'écume, fugaces et lumineuses, comme un contrepoint au vert sombre et profond de l'océan qu'éclairait un pâle soleil d'avril.

Le courrier avait doublé l'îlot de Béniguet, sur tribord, et déjà, on pouvait voir les vagues se fracasser sur les premiers rochers de Quéménès.

Pour la première fois depuis près d'un an, je m'étais installé sur le pont extérieur du navire. Blotti dans ma vareuse, l'écharpe jusqu'au nez, le bonnet au ras des yeux. Il s'agissait de ne pas prendre de risques. Même si la bonne nouvelle venait de tomber, je n'en avais pas recouvré toutes mes forces pour autant. Loin de là ! Un coup de froid était toujours possible. Depuis tout ce temps, j'avais presque oublié comme c'était agréable de laisser le vent vous fouetter le visage.

Depuis une petite année, à raison de deux à trois interminables traversées par semaine, j'avais pris l'habitude de me tasser dans un des fauteuils du salon intérieur, blotti comme un vieux chat attendant la mort, ne parlant à personne, ruminant ma situation, plus faible à chaque nouveau

voyage. Personne n'aurait d'ailleurs songé à venir me parler tant je m'étais enfermé dans ma carapace de silence.

Une petite année ! Non, plutôt une longue, une interminable année. Onze mois et dix-sept jours très exactement. Presque une année avec, pour seul objectif, un printemps. Juste un printemps de plus. Revoir fleurir la bruyère à Feunteun Velen, observer les mésanges nourrir leurs petits, voir sortir les premiers légumes du potager, assister au retour des hirondelles. Ou, tout simplement, continuer encore un peu à regarder grandir mes filles.

Une bien piètre ambition, sans doute, mais dans mon cas, je ne pouvais pas me permettre de perspectives à long terme. Je ne m'imaginai plus en sémillant quinquagénaire, encore moins en sexa ou septua ; moi qui m'étais pourtant rêvé en insupportable octogénaire, faisant le bonheur de mes petits-enfants, et le désespoir de leurs parents.

Ce midi-là, à Brest, la nouvelle était tombée. Brutale, percutante, presque imprévisible pour un incorrigible pessimiste tel que moi.

Totalement déstabilisante.

— Vous êtes sauvé, Monsieur Lagadec. Je peux vous l'affirmer sans l'ombre d'un doute, vous êtes sauvé.

L'annonce m'avait laissé sans voix et il me fallut plusieurs secondes avant de réagir. Ils pourraient prendre des précautions oratoires, quand même ! Ménager un peu le client, avoir ne serait ce qu'une once de psychologie.

— Vous êtes certain, Professeur, je suis guéri ? questionnai-je, d'une voix mal assurée.

Il sourit, avec ce brin de condescendance particulièrement déplaisant, propre à la quasi-totalité de ses semblables.

— Ah non, Monsieur Lagadec, je vous ai dit que vous étiez sauvé, pas guéri. Comme vous y allez ! Vous croyez

peut-être que c'est aussi simple ? Le traitement a agi ; votre vie n'est plus en danger et c'est déjà beaucoup, mais il va désormais falloir faire en sorte que ça ne revienne pas. Souvenez-vous, la première fois que nous nous sommes vus, je vous avais dit qu'il faudrait un an pour savoir si le protocole de soin serait efficace ou non. Il l'est, c'est incontestable, et un peu plus vite que prévu, ce qui est excellent et très encourageant. Permettez-moi d'ailleurs de vous féliciter. Vous avez été en tous points remarquable. Désormais, il faut juste faire en sorte de consolider tout cela.

Devant mes yeux probablement ahuris, il poursuivit.

— Ne vous inquiétez pas, ce nouveau traitement sera beaucoup moins contraignant que le premier. Vous pourrez le prendre directement chez vous et ne plus venir à l'hôpital, pour contrôles, qu'une fois toutes les six semaines. Et surtout, il n'y aura plus d'effets secondaires. Plus de nausées, de vomissements. Vous allez rapidement retrouver appétit et dynamisme et vos cheveux ne tomberont plus, ou alors, seulement de cause naturelle. Dans trois semaines, un mois maximum vu votre constitution, vous serez redevenu comme avant ; le Baptiste Lagadec que vous étiez il y a quelques années.

Moi qui ne déteste rien tant que les médecins et les hôpitaux, je l'aurais volontiers embrassé, aujourd'hui, le professeur Feuten.

Ludovic Feuten, Professeur émérite, grand patron du service de cancérologie à l'hôpital de la *Cavale Blanche* à Brest. Une référence en Bretagne, et même au-delà.

Un fauteuil en cuir, plus haut que lui, derrière son bureau en acajou, les cheveux grisonnants coiffés en arrière genre vieux beau, gilet boutonné et nœud pap et, le pire, des lunettes demi-verres, celles qui permettent de regarder subrepti-

cement son interlocuteur par-dessus. L'air perpétuellement satisfait. Plus qu'une caricature, une synthèse.

— Tu as de la chance d'être tombé sur lui, c'est le meilleur, m'avait-on dit à plusieurs reprises.

De la chance ! Tu parles ! La véritable chance eut été de ne pas avoir à le connaître, ni besoin de ses compétences.

Avant ce midi, je ne l'avais vu qu'une seule fois, le fameux professeur Feuten. Il y a onze mois et dix-sept jours exactement, pour m'annoncer que le crabe avait décidé de faire son nid dans un méandre de mon intestin, et qu'il s'y trouvait manifestement très bien, vu la vitesse avec laquelle il semblait prospérer.

Compte tenu de l'ampleur du sinistre – ce sont ses propres termes ! –, il faudrait une année pour savoir si j'allais m'en sortir. Les médecins, quels que soient leur renommée ou leur positionnement dans la hiérarchie médicale, ont vraiment un sens aigu de la formule adaptée aux circonstances.

— Si je ne suis pas mort d'ici-là, ironisai-je, n'ayant pas mis longtemps à digérer une nouvelle que je pressentais depuis pas mal de temps déjà, et que mon médecin traitant m'avait laissait entendre à demi-mots.

— Ça va de soi, répondit-il, le plus sérieusement du monde, mais il faut rester optimiste, monsieur Lagadec.

Rester optimiste ! Me dire ça à moi ! Quel sens de la psychologie ! Même si, comme le dit Mélen, je suis en fait un faux pessimiste. C'est juste une posture pour avoir raison si le pire arrive, et une bonne nouvelle si j'ai tort, répète-t-elle souvent.

Pendant tout le reste du traitement, jusqu'à ce midi, je n'ai vu que des seconds couteaux, paraît-il très compétents eux aussi, qui, devant mon air sceptique et vaguement déçu, m'assuraient périodiquement que le grand patron continuait



## LE COUREUR DES GRÈVES

à suivre mon dossier de très près. Pas de suffisamment près cependant pour daigner faire le point directement avec moi.

Et là, aujourd'hui, sans avertissement, sans précaution, paf !... la bonne nouvelle.

Finalement, Mélen n'avait peut-être pas tort.

En sortant du bureau du mandarin, je me suis retrouvé tout seul dans le hall. Perdu comme un gosse qu'on aurait oublié de venir chercher à la sortie de l'école.

Je me suis assis sur un de ces immondes sièges sur poutre, manifestement davantage fait pour dissuader les malades de l'être que pour leur apporter du réconfort. Et j'ai pleuré, longuement et silencieusement. Les visiteurs et personnels de l'hôpital semblaient décontenancés et gênés en me voyant, ne sachant quelle attitude adopter. Vu mon état, j'avais certainement dû apprendre une nouvelle terrible. Que pouvait-on faire pour consoler un grand gaillard comme moi ?

Après plusieurs minutes de ce torrent quasi ininterrompu, j'ai appelé Mélen qui, comme à chaque fois, attendait mon appel, seule à la maison, et serait là, sur la cale, à mon retour. Même si je lui avais toujours interdit de venir aux séances avec moi – elle avait son boulot, il fallait s'occuper des filles et bon nombre d'autres prétextes pour l'éloigner de ma déchéance – elle méritait d'avoir la nouvelle immédiatement.

En l'entendant pleurer au téléphone, j'en ai refait de même avant de me décider à raccrocher et à quitter ce foutu hôpital.

Blotti sur mon siège nez au vent, je me suis surpris à rechercher, aux abords de la dizaine d'îlots de l'archipel de Molène, la présence d'un phoque savourant les premiers soleils de printemps ou de quelques grands dauphins suivant

## LE COUREUR DES GRÈVES

le sillage du bateau. Ça et là, de jeunes fous de Bassan, nés au printemps précédent, comme l'indiquait un plumage encore sombre, s'essayaient maladroitement à la pêche en plongeant sur des bancs de poissons qui ne risquaient pour l'heure pas grand-chose. Il leur faudrait encore quelques mois pour maîtriser des ailes trop grandes et désordonnées et, comme leurs parents, attraper leur proie pratiquement à chaque plongeon.

Depuis près d'un an, j'avais perdu le goût de la contemplation de ces spectacles.

Aujourd'hui, c'était revenu. D'un coup !